

1

En moins d'un an, j'assistai à trois mariages et un enterrement. À partir du mois de mai, toujours désespérément célibataire, j'avais compris que cette année serait la pire de ma vie. C'était à l'occasion du deuxième mariage, avant les funérailles.

Objectivement, ces noces-là représentaient pour moi un événement très heureux. Je souris anxieusement toute la journée – à tel point que j'en avais mal aux joues le lendemain. J'étais la fille de la mariée. Une situation que je trouvais relativement déconcertante.

Ma mère et son fiancé s'avancèrent à pas mesurés entre les rangées de chaises pliantes disposées dans le salon matriarcal. Et c'est ainsi que sous la houlette du séduisant pasteur de l'église épiscopale, Aida Brattle Teagarden devint Mme John Queensland.

J'avais le sentiment étrange que mes parents quittaient le foyer et renversaient les rôles. Car mon père, sa seconde épouse et mon demi-frère Phillip avaient récemment emménagé en Californie, à l'autre bout du pays. Sans en faire autant, puisqu'elle restait en

ville, ma mère, quant à elle, aurait désormais de nouvelles priorités.

Ce qui constituait pour moi, il fallait l'avouer, un soulagement certain.

J'adressai donc mon plus beau sourire aux fils de John Queensland et à leurs épouses – l'une d'elles portait d'ailleurs un enfant, ma mère serait bientôt belle-grand-mère ! J'en fis autant à l'intention d'Aubrey Scott, le nouveau pasteur de Lawrenceton, et je dégoulinai de bienveillance à l'égard de l'équipe commerciale de l'agence immobilière de ma mère, tout en fixant Amina Day, ma meilleure amie, avec une joie sans retenue. Cette dernière me conseilla soudain de me détendre.

— Tu n'es pas obligée de sourire à chaque instant, chuchota-t-elle du coin des lèvres, tandis que le reste de son visage indiquait une attention sans faille pour la cérémonie du partage du gâteau nuptial.

Je me composai immédiatement une expression plus sobre. J'avais ressenti un soulagement intense en apprenant qu'Amina avait pu s'échapper quelques jours de son poste d'assistante juridique à Houston. Plus tard, au cours de la réception, elle m'expliqua que le mariage de ma mère n'était pas la seule raison de son passage à Lawrenceton.

Nous avons trouvé un petit coin discret et elle m'annonça l'événement avec timidité.

— Je vais me marier. Je l'ai annoncé à maman et papa hier soir.

Je m'exclamai, complètement abasourdie.

— Mais avec lequel ?

— Tu n'as rien écouté de ce que je te racontais, quand je t'appelais !

C'était indéniable. J'avais laissé le flot de détails m'échapper. Amina était sortie avec un nombre incalculable de mâles. Depuis ses quatorze ans, sa carrière de célibataire adulée n'avait connu qu'une brève interruption, provoquée par un mariage de courte durée.

Je repoussai mes lunettes et levai les yeux – Amina fait un joli mètre soixante-huit tandis que je ne mesure, à tout casser, qu'un mètre cinquante-deux.

— C'est le directeur de magasin ?

— Non, Roe, soupira-t-elle. C'est l'avocat du cabinet en face du mien. Hugh Price.

Son expression passa soudain au romantisme le plus niais.

Je posai par conséquent toutes les questions indispensables dans ces circonstances : comment il lui avait fait sa demande, depuis combien de temps ils étaient ensemble, si sa mère était supportable... sans oublier de me renseigner sur la date et l'endroit prévus pour la cérémonie. Attachée aux traditions, Amina souhaitait se marier à Lawrenceton et attendre encore quelques mois, ce qui me semblait tout à fait judicieux : son premier mariage avait résulté d'une fugue. J'en avais été le témoin, en tant que demoiselle d'honneur, aux côtés du meilleur ami du marié – avec qui je ne m'étais d'ailleurs pas entendu.

J'allais encore une fois remplir ce rôle. Amina n'était pas la seule amie qui m'avait choisie pour l'accompagner, mais la seule qui l'avait fait par deux fois. Existait-il une règle qui limite le nombre de ces occasions ? Lorsque j'officierai pour la dernière fois en remontant l'allée devant Amina, serai-je équipée d'un déambulateur ?

Peu de temps après cette conversation, ma mère et John prirent congé de leurs convives avec toute la dignité qui s'imposait. La blancheur éclatante des cheveux et des dents de John complétait harmonieusement la sophistication coutumière de ma mère. Ils allaient passer trois semaines en lune de miel, dans les Bahamas.

Telle fut donc la journée de mariage de ma mère...

Le jour du premier mariage, celui du mois de janvier précédent, je m'armai comme pour partir au combat. Je relevai ma tignasse brune en un chignon de tresses sophistiqué – c'était du moins l'effet que je souhaitais obtenir –, je choisis le soutien-gorge qui optimisait au mieux mes atouts les plus visibles et enfilai une robe à épaulettes or et bleu, flambant neuve. Les escarpins étaient ceux que j'avais achetés pour aller avec une tenue portée lors d'un dîner avec Robin Crusoe. Je poussai un long soupir en les chaussant. Je ne l'avais pas vu depuis des mois. Ce n'était pas une bonne idée de penser à lui. Je trouvais la journée déjà suffisamment déprimante. Au moins, les talons me donneraient de la hauteur. Je me maquilai ensuite, mon nez touchant presque le miroir : sans mes lunettes, je ne vois pas grand-chose. Après avoir appliqué autant de fard que possible, j'en rajoutai encore un peu : mes yeux ronds s'arrondirent encore et mes cils s'allongèrent. Puis je recouvris le tout de mes grosses lunettes rondes.

Après avoir glissé un mouchoir dans mon sac – simple mesure de précaution –, je m'examinai dans la glace avec inquiétude. J'étais déterminée à projeter une image digne et assurée. Enfin, je descendis

l'escalier de ma maison pour prendre mes clés et mon plus beau manteau, avant de partir vaillamment me jeter dans la fosse aux lions que représentent les noces d'un ex-petit ami.

Arthur Smith et moi nous étions rencontrés au club des Amateurs de meurtres. L'un de nos membres avait été assassiné puis toute une série de meurtres s'était ensuivie et il avait prêté son assistance pour l'enquête. Après la résolution de ces affaires, j'étais sortie avec lui pendant des mois. Brûlante et passionnelle, notre relation avait constitué pour moi une expérience unique. Ensemble, nous crépitions littéralement d'une ardeur qui éclipsait nos personnages ordinaires – une bibliothécaire trentenaire et un policier divorcé.

Ensuite, aussi brusquement qu'il était né, le feu était retombé pour s'éteindre. De son côté de l'âtre en premier. J'avais finalement compris le message : « Je poursuis cette relation jusqu'à ce que je trouve un moyen de me défausser sans tapage. » Rassemblant tous mes efforts, je m'étais drapée dans ma dignité pour mettre fin à la relation moi-même – et sans tapage. Ce qui m'avait coûté toute mon énergie et ma volonté. J'avais pleuré dans mon oreiller pendant six mois environ.

Je commençais à me sentir mieux et n'étais pas même passée devant le poste de police depuis une semaine, lorsque j'aperçus l'annonce des fiançailles dans le *Sentinel*.

Un kaléidoscope de couleurs passa devant mes yeux : vert, pour la jalousie, rouge, pour la rage, et bleu pour le blues. Jamais je ne me marierais. Jusqu'à la fin de ma vie, je me contenterais d'aller aux

cérémonies nuptiales des autres. J'allais m'arranger pour ne pas être en ville ce jour-là et ne pas être tentée d'emprunter le chemin de l'église.

Puis le faire-part arriva dans ma boîte aux lettres.

Lynn Liggett, fiancée et collègue d'Arthur, m'avait jeté son gant à la figure. C'est du moins ainsi que j'interprétai l'invitation.

Je relevai le défi. Je choisis une assiette impersonnelle et coûteuse dans la liste de mariage de Lynn et laissai ma carte dessus. À présent, armée de ma robe or et bleu et de ma coiffure extravagante, je me rendais à la fête.

Le placeur était un policier que je connaissais depuis l'époque où je sortais avec Arthur. Il me considéra en hésitant.

— Content de te voir, Roe. Tu es toute belle.

Raide et engoncé dans son smoking, il m'offrit poliment le bras.

— Amie de la mariée, ou du marié ? demanda-t-il comme il se doit.

Puis il rougit jusqu'aux oreilles.

— Disons, amie du marié, suggérai-je avec douceur.

Quelle maîtrise...

Je descendis l'allée au bras du pauvre lieutenant Henske, qui m'abandonna sans demander son reste devant une place vacante.

J'évitai soigneusement de regarder autour de moi, consacrant toute mon énergie à maintenir une façade sereine et détachée : comme si c'était par le plus grand des hasards que je m'étais habillée convenablement, que j'avais aperçu le faire-part alors que je sortais de chez moi, et que j'avais eu l'idée de faire une brève apparition à la cérémonie.

Je me permis de regarder Arthur à son entrée, car tout le monde en faisait autant. Ses boucles blond pâle étaient coupées court et de son regard bleu et franc émanait toujours autant de charme. Dans son smoking gris, il faisait très belle figure. Cette vision me fit légèrement moins mal que je ne l'aurais pensé.

Aux premières notes de la *Marche nuptiale*, toute l'assemblée se leva, anticipant l'arrivée de la mariée. Je serrai les dents en m'efforçant de sourire, mes lèvres figées dans un rictus, et me retournai avec raideur pour observer l'entrée de Lynn. Toute drapée de blanc, sa haute silhouette élancée progressait à pas lents. Sous son voile, ses cheveux raides et courts avaient été bouclés pour l'occasion. Lynn me dépassait en taille d'une bonne tête, détail qui l'avait autrefois contrariée, ce qui ne serait désormais plus le cas.

Au moment où elle passa devant moi, j'aperçus son profil et retins une exclamation étouffée. Lynn était manifestement enceinte.

Je ne sais trop comment expliquer la douleur qui me frappa. À l'époque où je fréquentais Arthur, jamais je n'avais désiré d'enfant. Si j'avais été confrontée à cette situation, je me serais effondrée. Néanmoins, j'avais souvent pensé à l'épouser et parfois à fonder une famille avec lui. Parmi les femmes de mon âge qui souhaitent se marier, la plupart d'entre elles réfléchissent un jour ou l'autre à la maternité. L'espace d'un instant donc, j'eus l'impression qu'on m'avait volé quelque chose.

Après la cérémonie, je pris soin d'échanger quelques paroles avec un certain nombre d'invités, m'assurant ainsi que ma présence serait rapportée aux heureux mariés. Puis je m'échappai avec soulagement : inutile

de m'infliger la souffrance qu'engendrerait la réception. En fin de compte, ma venue relevait non pas de la vaillance ou de la bravoure, mais de la stupidité pure et simple.

L'enterrement vint en troisième, quelques jours après le mariage de ma mère. Pour un enterrement, il se passa plutôt bien. Même si nous étions au début du mois de juin, le jour des obsèques de Jane Engle était une journée tiède et sans pluie. Sans être bondée, la petite église épiscopale était assez remplie. L'enjeu de l'événement était plus social que sentimental. Jane était âgée et très malade – un fait qu'elle n'avait confié à personne. Les gens présents avaient fréquenté l'église avec Jane, ou se souvenaient d'elle en tant que bibliothécaire de l'école, mais elle n'avait aucune famille en dehors d'un cousin d'âge avancé, Parnell Engle, lui-même alité et dans l'impossibilité d'assister à la cérémonie. Avec éloquence, le pasteur Aubrey Scott, que je n'avais pas revu depuis le mariage de ma mère, évoqua la vie inoffensive de Jane ainsi que son charme et son intelligence. Cette dernière avait su également se montrer acerbe, un trait qu'il avait rangé dans la catégorie « pittoresque ». C'était un qualificatif que j'associais pourtant difficilement à Jane, avec ses sages cheveux argentés. Elle était restée vieille fille. Craignant désormais d'écopier du même sort, je me demandais combien de personnes viendraient à mes propres funérailles. Les visages autour de moi m'étaient plus ou moins familiers. LeMaster Cane, homme d'affaires afro-américain, était assis tout seul, vers le fond de l'église. Il était le seul ancien membre des Amateurs de meurtres

présent, en plus de moi. C'était au sein de ce club à présent dissous que j'avais rencontré Jane.

Plus tard, devant la tombe, je me plaçai à côté de LeMaster pour lui tenir compagnie. Je lui murmurai quelques mots, exprimant mon plaisir de le revoir et sa réponse me cloua proprement le bec.

— Jane était la seule Blanche qui m'ait jamais regardé comme si elle ne savait même pas de quelle couleur était ma peau.

C'était un aspect de Jane dont je n'avais pas eu conscience. Je compris pour la première fois à quel point elle allait me manquer.

Mon esprit s'évada vers sa petite maison proprette, encombrée des meubles de sa mère et de ses propres livres. Je me souvins qu'elle avait aimé les chats et me demandai si quelqu'un s'était chargé de Madeleine. Jane avait donné au félin roux et tigré le nom de Madeleine Smith, une empoisonneuse écossaise du XIX^e siècle, l'une de ses tueuses préférées. Le mot « pittoresque » était finalement plus approprié pour Jane que je ne l'avais imaginé : peu de petites vieilles dames avaient un tueur préféré. J'étais sans doute « pittoresque » moi aussi...

Tout en cheminant à pas lents vers ma voiture, laissant Jane reposer à jamais dans le cimetière de Shady Rest¹, j'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom.

— Mademoiselle Teagarden !

Essoufflé, un homme tentait de me rattraper. Je m'immobilisai, m'interrogeant sur ce qu'il pouvait bien me vouloir. Surmonté d'une chevelure châtain

1. Littéralement : « le repos ombragé ». (Toutes les notes sont du traducteur.)

clair qui se faisait rare, son visage rond et rougeaud ne m'était pas inconnu. Son nom m'échappait pourtant.

Il me serra la main tout en se présentant, avec un accent du Sud à couper au couteau. Je n'en avais pas entendu de pareil depuis bien longtemps.

— Bubba Sewell. J'étais l'avocat de Mlle Engle. Vous êtes bien Aurora Teagarden ?

— En effet. Pardon, j'étais simplement surprise.

Je venais de me souvenir que je l'avais aperçu à l'hôpital, pendant les derniers jours de Jane.

— Il est heureux que vous soyez venue aujourd'hui, me répondit-il.

Sa respiration s'était calmée, et je le voyais maintenant tel qu'il souhaitait certainement se montrer : un homme sophistiqué, dans un costume coûteux, mais avant tout, un homme avisé du Sud. Un bon gars de la région, qui avait fait des études. Ses petits yeux bruns m'étudiaient avec intelligence et curiosité. Il reprit en pesant soigneusement ses mots :

— Dans son testament, Mlle Engle a fait inclure une clause qui détient une certaine importance pour vous.

— Ah bon ?

Mes talons s'enfonçaient dans l'herbe trempée et je me demandais si j'allais devoir me déchausser pour les dégager. Chauffé par la moiteur de la journée, mon visage transpirait et mes lunettes glissèrent le long de mon nez. Je les repoussai du bout du doigt.

— Auriez-vous une minute ou deux pour passer maintenant à mon cabinet ?

Je consultai ma montre par réflexe.

— Oui, j'ai du temps, répondis-je après une pause délibérée.

Mon hésitation n'était que pur bluff, destiné à convaincre Me Sewell que je n'étais pas désœuvrée.

En réalité, je l'étais presque. En raison d'une nouvelle politique de réduction des coûts, une partie des effectifs de la bibliothèque avait dû se mettre à temps partiel, pour permettre à l'établissement de conserver ses horaires d'ouverture. Étant la dernière arrivée, j'étais la première à tomber sous le couperet. Je ne travaillais plus que dix-huit à vingt heures par semaine. Fort heureusement, je ne payais pas de loyer et bénéficiais d'un petit salaire en tant qu'intendante : je gérais pour ma mère un groupe de quatre maisons de ville qui lui appartenaient. Sans ces avantages, ma situation se serait avérée plus délicate.

Me Sewell me donna des indications si fournies sur l'itinéraire que je ne risquais pas de me perdre, même si je le désirais. Il insista en outre pour que je le suive. Tout au long du chemin, il actionna ses clignotants si longtemps à l'avance que je faillis prendre la mauvaise direction. Il m'adressait des signes de la main, montrant ensuite son rétroviseur du doigt et attendant que j'indique mon assentiment en hochant la tête. Je vivais à Lawrenceton depuis ma naissance et tout ce cinéma m'agaçait furieusement. Seule ma curiosité me poussait à continuer sans céder à la tentation sournoise qui menaçait de me submerger : percuter l'arrière de sa voiture, fondre en larmes, agiter mon mouchoir et me confondre en excuses.

— Vous voyez, ce n'était pas si difficile à trouver, m'affirma-t-il d'un ton encourageant.

Je venais de me garer dans le parking du Jasper Building, l'un des plus anciens bâtiments de notre ville et l'un de mes points de repères depuis l'enfance.

— Non, rétorquai-je, laconique et intérieurement exaspérée.

— Je suis au deuxième étage, m'annonça-t-il, pour m'éviter de me perdre en chemin.

Je me mordis la lèvre et l'accompagnai en silence, alors qu'il persévérait dans son bavardage anodin : qui était venu à l'enterrement, à quel point la disparition de Jane affecterait un nombre incalculable de personnes, la météo, et les raisons pour lesquelles il était si content d'avoir des bureaux dans le Jasper Building (« un bâtiment de caractère, tellement mieux que ces cubes préfabriqués »).

Arrivée à son cabinet, j'en étais à me demander comment Jane, qui n'avait pas eu sa langue dans sa poche, avait bien pu endurer ce personnage.

En constatant par la suite qu'il employait trois personnes dans ses petits bureaux, je compris qu'il devait être plus intelligent qu'il ne le semblait. D'autre part, j'apercevais çà et là d'autres signes révélateurs d'une prospérité indiscutable : des objets décoratifs haut de gamme, de magnifiques gravures accrochées aux murs, des fauteuils en cuir, et d'autres indices encore. Je m'occupai à étudier son propre bureau tandis qu'il transmettait de brèves consignes à l'assistante élégante qui lui servait de bouclier. La jeune femme aux cheveux roux, qui n'avait manifestement rien d'une idiote, le traitait avec une sorte de respect teinté d'amitié.

Une fois la porte refermée, il se tourna vers moi, arborant une expression joviale.

— Bien bien bien ! Passons à vous maintenant, mademoiselle Teagarden. Voyons voir, où est ce dossier ? Enfoui dans ce bazar, j'imagine, quelle calamité !

Il se mit à fouiller énergiquement parmi les papiers qui recouvraient sa table de travail. J'avais désormais compris l'imposture. Bubba Sewel trouvait utile de se donner des airs de professeur Nimbus un peu simplet, mais ce n'était qu'un mirage. Il n'avait rien d'un naïf.

— Ah le voici, il était là !

Il brandissait le dossier comme si j'avais pu mettre son existence en doute.

Je joignis mes mains et m'efforçai de ne pas soupirer. Je n'étais certes pas pressée. En revanche, je n'avais aucune envie de perdre mon temps et d'assister à ce one-man-show.

— Oh là là ! C'est vraiment formidable, que vous l'ayez retrouvé.

Les mains de Bubba Sewel se figèrent. Abandonnant sur-le-champ toute tentative de bonhomie, il me darda un regard acéré de dessous ses sourcils en broussaille.

— Mademoiselle Teagarden, Mlle Engle vous a tout laissé.

Cette phrase est l'une des plus fascinantes qui soient. Je refusai pourtant de permettre à ma mâchoire de tomber au sol. Mes mains s'agrippèrent l'une à l'autre dans un mouvement convulsif et je relâchai mon souffle.

— Tout ? C'est-à-dire ?

Il m'expliqua que « tout » signifiait la maison de Jane, son contenu, et celui de son compte bancaire, du

moins en grande partie. Elle avait légué sa voiture et cinq mille dollars à son cousin Parnell et à son épouse, Leah, à condition qu'ils accueillent Madeleine chez eux et la prennent en charge. Ce qui me libérait car je n'avais jamais eu d'animal de compagnie et n'aurais pas su m'en occuper.

Totalement abasourdie, je ne savais ni que dire ni que faire. J'avais pleuré Jane dans une certaine mesure, lorsque j'avais appris qu'elle était décédée, et devant sa tombe également. D'ici à quelques minutes, je serai en proie à la jubilation la plus extrême, car les questions d'argent me souciaient ces temps-ci. Pour l'instant cependant, j'étais simplement éberluée.

— Mais pourquoi diable a-t-elle fait ça ? Vous le savez, vous ? demandai-je à l'avocat.

— Elle est venue pour rédiger son testament l'an dernier, au moment où il y avait tous ces problèmes, à votre club. Elle m'a dit que c'était pour elle la meilleure façon de s'assurer qu'une personne au moins ne l'oublierait pas. Elle ne voulait pas avoir son nom sur un bâtiment. Elle n'était pas non plus une... philanthrope. Elle n'appréciait guère la publicité ! Elle voulait laisser son argent à une vraie personne, pas à une cause. En outre, j'ai bien l'impression qu'elle ne s'est jamais très bien entendue avec Parnell et Leah. Vous les connaissez ?

Fait rare dans le Sud, je fréquente plusieurs églises – j'en change constamment. J'avais rencontré le cousin de Jane et sa femme à l'une d'entre elles, plutôt fondamentaliste si ma mémoire était bonne. Lorsqu'ils s'étaient présentés, je leur avais demandé s'ils avaient des liens de parenté avec Jane. Sans grand enthousiasme, Parnell avait confirmé qu'ils

étaient cousins. Leah n'avait fait que me fixer en silence pendant toute la conversation.

— Je les ai croisés par hasard une fois.

— Ils sont âgés et n'ont jamais eu d'enfants, précisa Sewell. Jane estimait qu'ils ne lui survivraient pas longtemps et qu'ils laisseraient tout son argent à leur église, ce qu'elle refusait d'envisager. Elle a donc réfléchi énormément, et s'est décidée pour vous.

Pendant quelques instants, je réfléchis énormément, moi aussi. En relevant la tête, je vis que l'avocat me fixait intensément, et crus percevoir chez lui un soupçon de désapprobation détachée. Il devait penser que Jane aurait dû léguer son héritage à la recherche contre le cancer, à la SPA ou à un orphelinat.

— Combien y a-t-il, sur le compte ? demandai-je d'un ton efficace et professionnel.

— Sur le compte courant, environ trois mille. Les derniers relevés sont dans le dossier. Évidemment, il y aura encore quelques factures à payer pour le séjour de Jane à l'hôpital, mais c'est son assurance qui s'en chargera en grande partie.

Trois mille ! Quelle chance. J'allais pouvoir finir de payer ma voiture, ce qui améliorerait nettement mes fins de mois.

Puis une pensée me frappa.

— Vous avez dit « sur le compte courant ». Avait-elle un autre compte ?

— Ah ça, c'est certain ! s'exclama-t-il, de nouveau guilleret. Oui, m'dame ! Miss Jane avait un compte d'épargne auquel elle ne touchait que très rarement. J'ai pourtant essayé de la convaincre d'investir mais elle s'y refusait catégoriquement.

Il secouait la tête et se renversa sur sa chaise.

Pendant un instant d'égarément, j'eus envie qu'elle se renverse avec lui.

— Voudriez-vous, s'il vous plaît, m'informer du montant qui se trouve sur ce compte d'épargne ? lui intimai-je, les dents serrées.

Son visage s'éclaira soudain : j'avais enfin posé la bonne question. Il se catapulte vers l'avant, les ressorts de son siège protestant bruyamment, s'empara vivement du dossier et en extirpa un second relevé dans son enveloppe.

— Eh bien, fit-il en allongeant ses syllabes, tout en soufflant sur l'enveloppe pour sortir le papier qu'elle contenait. À la dernière date de relevé, ce compte présente un solde de, voyons... environ cinq cent cinquante mille dollars.

Tout bien considéré, cette année ne serait peut-être pas la pire de toute ma vie.